

Compte rendu concert. Paris, Philharmonie. Biennale de quatuors à cordes. Paris. Chostakovitch, Weinberg. Quatuor Danel

La Biennale de quatuors à cordes de Paris s'étend sur pratiquement un mois. Incroyable aventure qui donne rendez vous à bien des plus beaux ensembles du moment. Nous avons décidé de suivre les derniers jours de cette aventure. Pour débiter, c'est dans l'intimité de l'Amphithéâtre que le **Quatuor DANEL** proposait un programme court associant deux génies russes, amis mutuellement admiratifs, ayant vécu sous le joug stalinien. Le 10^{ème} quatuor de Chostakovitch permet de découvrir d'emblée la splendeur sonore dont sont capables les musiciens, dans la furie de ce début. C'est dans l'Andante que leurs qualités de phraseurs et de coloristes sont mises en valeur avec cette simplicité chaleureuse signe de l'amitié du compositeur envers Weinberg dont il admirait la musique. Un peu comme Haydn et Mozart qui s'admiraient et s'aimaient, il y a des allers retour entre les deux grands musiciens russes... C'est toutefois une puissance quasi beethovenienne qui conclut ce quatuor. Les quatre musiciens maîtrisent admirablement cette partition et semblent en connaître toutes les subtilités. Leur interprétation magistrale est très impressionnante.

La découverte de Weinberg débute par un trop court extrait de son quatuor n° 7, un Notturmo. Toute la poésie du monde se trouve dans cette partition qui sonne aussi originale que familière. Cette sorte de passage nous permet de mieux apprécier l'originalité incroyable du quatuor n° 6 en mi mineur de Mieczyslaw Weinberg. Partition en 6 mouvements mise

à l'index pour trop grand formalisme... Le Quatuor Danel en a assuré la création mondiale seulement en 2007. La censure est toujours ignoble mais quand elle concerne un chef d'oeuvre de cette envergure, c'est innommable!

Quatuor Danel à Paris

La douleur des larmes secrètes

Le premier mouvement comprend une citation en forme d'hommage au Klezmer, danse populaire juive. Tout le mouvement a une construction originale qui ne peut se décrire. Le deuxième mouvement est un Presto sauvage où les fortissimi atteignent un haut degré de violence. Les musiciens osent en demander beaucoup à leurs simples cordes... L'Allegro con fuoco dramatise les propos à l'extrême. Mais c'est dans le superbe Adagio que les musiciens atteignent le sommet de l'émotion en cherchant un allègement extrême de la sonorité, pieds levés, yeux fermés, tête en arrière. C'est à ce moment que l'évidence naît : Il s'agit des larmes privées et interdites que le compositeur a mis dans sa musique et que les interprètes comprennent. Un voyage dans la plus profonde intimité de la douleur, celle qui ne peut se confier en mots à personne, celle des deuils éternels, celle des nuits de peines. Elle trouve dans ces pages son expression sublimée comme rarement. Les sonorités pianississimo obtenues par les cordes sont à l'extrême limite de la rupture. La proximité du public avec ces artistes en recherche de ces sonorités évanescents est un

moment inoubliable de partage. Le public retient son souffle dans un silence de sidération. Le Moderato Comodo permet un peu de distanciation avec des moments de sonorités spectrales très originales. Le final redonne vie et énergie. Les instrumentistes libèrent une belle vigueur communicative.

Le public ravi obtient un bis puis a dû se ruer vers l'intégrale des quatuors de Weinberg par les Danel car il n'en est plus resté quand j'en ai cherché ... Une extraordinaire découverte double : un Quatuor à suivre, les Danel et un compositeur génial injustement méconnu, Mieczysław Weinberg.

Compte rendu concert. Paris, Philharmonie. Biennale de quatuors à cordes. Paris. Amphithéâtre, le 22 janvier 2016 ; Dimitri Chostakovitch (1906-1975) : Quatuor à cordes n° 10 en la bémol majeur op.118 ; Mieczysław Weinberg (1919-1996) : Quatuor à cordes n°7 en do op.59, Notturmo ; Quatuor à cordes n°6 en mi mineur op.35 ; Quatuor DANEL : Marc Danel et Gilles Milllet, violons ; Vlad Bogdanas, alto ; Yovan Markovitch, violoncelle.

Compte rendu, concert.

Toulouse, Halle aux Grains, le 18 janvier 2016. Mendelssohn, Beethoven... Martha Argerich, Kamerata Baltica

Voilà un concert qui fera date. Merci aux Grands Interprètes! D'abord la découverte de la sonorité soyeuse d'un orchestre de cordes des plus rares. Fondé par Gidon Kremer il y a 15 ans, cet orchestre de chambre (**Kremerata Baltica**) fait le tour du monde : 1000 concerts en 15 ans! Félix Mendelssohn juvénile (à peine 16 ans) et brillant est magnifié par l'énergie et la beauté sonore de ces cordes. Un pur bonheur de texture, rondeur et délicatesse. Sans chef et avec une complicité de chaque instant chacun est engagé comme rarement. Après cette perfection instrumentale et cette beauté qui crée l'émotion la plus pure, la deuxième oeuvre au programme en a saisi plus d'un. La suite de pièces des **Saisons de Tchaïkovsky** qui sous les doigts récents du pianiste Lang Lang avait semblé sans émotions ([NDLR : cf notre compte rendu critique du récital Lang Lang à Versailles](#)), a ce soir, rendu perceptible ce qu'est l'humour le plus brillant en musique. Alexander Raskatov est un compositeur Russe incroyablement doué, aussi sérieux qu'iconoclaste. Il se permet d'utiliser le compositeur Russe le plus connu, Tchaïkovski, pour faire de sa suite des Saisons, une peinture humoristique digne de Charlie Hebdo. Avec une grande culture, le sens des phrases musicales est détourné, inversé, voir bafoué... et les Saisons deviennent un moment de fou rire tant pour les musiciens , qui se saisissent



de percussions ou de minuscule trompettes, que pour le public. Moment de jubilation réalisé avec une perfection instrumentale sidérante. Le piano préparé, les appeaux, tout est musique et fait mouche.

Après un court entracte, la transcription des images d'Orient de Schumann par Friedrich Hermann est très réussie avec une complémentarité réjouissante entre le quatuor à cordes par moments et tout l'orchestre. Notons que la beauté des couleurs, la tenue rythmique impeccable et les nuances très abouties évitent toute monotonie à ce superbe orchestre de cordes.

Beethoven : la fée Martha

Pour la dernière partie du concert, **Martha Argerich** fait son entrée avec modestie. Très rapidement sa démarche qui a pu paraître hésitante, se raffermir à la vue des musiciens de l'orchestre et lorsqu'elle prend place au milieu d'eux, il est aisé de deviner qu'elle est tout à son aise. Sa chevelure est d'argent, son sourire de velours. On dit que ce Deuxième Concerto de Beethoven est son préféré : nous le croyons ! Lorsqu'elle écoute avec gourmandise la longue entrées de l'orchestre, il est clair qu'elle hume un parfum qui l'enchant. Il faut dire que les cuivres et vents qui ont rejoint les cordes font merveille, en couleurs, nuances, présence chaleureuse.

La manière dont Martha Argerich se jette à son tour dans la musique tient de l'émotion impatiente d'une enfant sage qui a longtemps attendu son plus grand plaisir. Il m'est impossible ensuite de décrire sagement cette interprétation tout à fait unique. Car ce qui se dégage de ces minutes pour l'éternité est un partage de joie à faire de la musique au sommet. Martha Argerich a des doigts de fées qui savent se faire oublier. Comme il est cruel pour tous les pianiste qui se croient sérieux quand cette dame faite musique fait oublier totalement son instrument. C'est de la pure musique qui émane de sa

personnalité mystérieuse et proche à la fois. La délicatesse du toucher est mozartienne et l'énergie, insatiable. Le délicat rubato donne vie à chaque phrase. La manière de se glisser dans l'orchestre ou de donner l'impression qu'il sort de ses fins de phrases est de la pure magie. Les notes de perles légères sont d'une pureté immaculée. L'Andante est un moment de partage accompli entre Martha et tous les musiciens. Même les abominables tousseurs du public ont su se taire, c'est dire! Le final caracole et vole à tire d'ailes dans une joie sans limites. Toute notion de virtuosité s'évanouit : la Musique, c'est facile : c'est comme Martha respire.

Le bis permet de retrouver Martha Argerich seule et heureuse de jouer du Scarlatti avec des notes répétées comme une folie douce. Un pur bonheur. Mais la grande générosité des musiciens a été de nous donner en bis tout le dernier mouvement du Concerto. Introduite par Martha Argerich dans un tempo jubilatoire, c'est une véritable explosion de bonheur musical auquel nous assistons. Un feu d'artifice irradiant!

Un très grand concert ce soir avec d'immenses musiciens, et Martha, impératrice magique pour une musicalité absolue.

Compte Rendu Concert. Toulouse.Halle-aux-Grains, le 18 janvier 2016; Félix Mendelssohn (1809-1847): Symphonie pour cordes en ré mineur n°7 ; Piotr Illitch Tchaïkovski (1840-1893)/ Alexander Raskastov (né en 1953) : Les Saisons ; Robert Schumann (1810/1856) / Friedrich Hermann (1827-1907): Images d 'Orient,Opus 66; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto pour piano n°2, en si bémol majeur,Opus 19 ; Martha Argerich, piano; Kremerata Baltica;

Compte rendu, concert. Concert du Nouvel An à Toulouse. Le 1er janvier 2016. Tchaïkovski, Bellini, Chostakovitch... Tugan Sokhiev...

Salle comble ce 1er janvier 2016 pour le deuxième concert du nouvel an. La veille au soir les musiciens avaient offert le même programme aux toulousains. Un public rajeuni, et expressif a ovationné les artistes après chaque pièce. Cette relation de plaisir et de confiance entre musiciens, solistes, chef et public a été le moteur d'une alchimie sophistiquée. Car ce programme qui en apparence comprend des pièces « faciles » est en fait exactement construit pour mettre en valeur toutes les facettes de la musique et la subtilité des instrumentistes. Thème général russe certes, avec un joyau belcantiste en son sein du plus sensibles des compositeurs de bel canto italien : Vincenzo Bellini (Concerto pour hautbois). Cela fonctionne à merveille et la délicatesse, la longueur de souffle, l'élégance et la beauté sonore du hautboïste ont apporté un instant de magie fraîche et nuageuse au milieu de couleurs flamboyantes et de rythmes irrésistibles. Car si le hautbois d'**Alexeï Ogrintchouk** est fêté dans le monde entier, le soliste et chambriste inestimable a semblé pendre un plaisir immense lors de l'interprétation des arabesques, volutes et phrases planantes du concerto de Bellini sous la direction lyrique de



Tugan Sokhiev. L'entente a été admirable entre les musiciens. L'humour et la malice du final prestissimo ont renforcé encore une complicité exquise.

Concert du Nouvel An : Sokhiev, Maestro Crescendo !

Les extraits des principaux ballets de Tchaïkovski ont été un enchantement sous la direction si idiomatique de Tugan Sokhiev. Nous avons toujours loué ses interprétations de Tchaïkovski dont il a régalié Toulouse à l'opéra comme au concert. Même en extraits si précis, le charme de la théâtralité opère, chaque extrait est situé dans l'histoire du ballet. En état de grâce le chef a dirigé tout le concert sans baguette dans un don complet de sa personne. Gestes expressifs de danseur, d'escrimeur, de cavalier, de torero, sourire aux lèvres, yeux noirs ou malicieux, le spectacle de cette gestuelle à l'esthétisme rare a été un enchantement à lui seul. Musicalement les instrumentistes ont tous brillé, explosant de virtuosité et de beauté sonore. La direction si souple de Tugan Sokhiev obtient pourtant une précision rythmique incroyable. Les phrasés sont larges et toujours chantants, les couleurs variées tour à tour éblouissantes ou mordorées, les nuances portées par les mains si expressives du chef atteignent des sommets. Au point que Tugan Sokhiev peut être proclamé « Maestro Crescendo ».

La deuxième partie du concert quitte Tchaïkovski pour Katchaturian et sa Danse du sabre si prompte à mettre en valeur les percussions. Mais ce sont peut être les danses de Chostakovitch qui seront les plus irrésistibles en raison d'un humour incroyable de l'orchestration. Le trombone à coulisse de « Tea for two » ayant la palme, indiscutablement. Le final par la (trop) courte suite de 1909 de l'Oiseau de Feu de

Stravinski élargit l'espace sonore avec un crescendo final éblouissant de force maîtrisée. Maestro Crescendo oui vraiment, merci Tugan Sokhiev pour ce programme si stimulant permettant de commencer l'année en pleine énergie !

Pris au piège de son succès, alors qu'un premier bis a été donné (la vocalise de Rachmaninov ayant permis le retour du hautboïste sublime), puis la marche de Radetzky (Johann Strauss père) mettant le public sous la direction du chef avec un charisme incroyable, une partie du public a houspillé Tugan en lui faisant comprendre qu'il n'était pas d'accord avec la fin du concert, lorsque celui ci voulait partir. Avec un « on ne m'a jamais fait cela », bousculé, mais heureux, Tugan Sokhiev est revenu diriger, musiciens et public pour la reprise de la fameuse marche de Radetzky : un Grand moment de complicité et de partage. Avec un tel chef, un si bel orchestre et un pareil public, l'année musicale s'annonce ... fabuleuse à Toulouse.

**Compte rendu, concert.
Toulouse. Saint-Pierre-des-
Cuisines, le 12-01-2016 ;
Franz Schubert (1797-1828) :
Trio n°1, D.898, en si bémol
majeur ; Trio n°2 ,D.929,en**

mi bémol majeur ; David Grimal, violon ; Anne Gastinel, violoncelle, Philippe Cassard, piano

La salle Bleue de l'Espace Croix-Baragnon de Toulouse s'est déplacée à l'Auditorium St-Pierre des Cuisines devant le succès attendu. Et c'est effectivement devant une salle comble que s'est produit



Philippe Cassard,

spécialiste indiscuté de Schubert, avec ses deux amis. **David Grimal**, au violon comme **Anne Gastinel**, au violoncelle sont des instrumentistes invités dans le monde entier et ont été dirigés par les plus grands chefs tout en faisant une belle carrière de chambriste. Ils étaient donc tous trois, très attendus dans les deux Trios de Schubert. La complicité entre les musiciens a été d'emblée perceptible. L'homogénéité des sonorités n'a pas été trouvée immédiatement mais s'est construite rapidement. Si les deux Trios sont beaux et agréables, il a été sage de débiter le concert par le Trio en si bémol. Plus léger, plus dansant il a été source de jubilation et de belles énergies.

Mais c'est bien avec le Trio en mi bémol majeur que l'osmose entre les instrumentistes, l'équilibre entre leurs sonorités atteignent des sommets. Cette partition si originale qui débute et se termine avec jubilation est proprement

prodigieuse. Privilégiant la précision rythmique, l'ampleur des nuances et la variété des couleurs, nos trois amis musiciens insufflent une vivifiante énergie à chaque instant. La beauté des phrasés et la délicatesse des moindres traits ont provoqué le bonheur du public. C'est bien le thème sublime de l'Andante con moto qui a porté le plus haut l'émotion. C'est de cet Andante qu'est tiré le fameux extrait du film Barry Lyndon qui ouvre et ferme l'histoire d'amour de Barry avec la belle Lady Lyndon. Mi mélancolique mi tendre et avec un charme fou, cette marche dansée concentre en son ambivalence, tout le génie de Schubert. Ce soir le retour du thème tant aimé dans le final avec les arabesques et les volutes du piano a été un moment magique. Le public conquis a fait une belle ovation aux artistes. Le mouvement lent d'un trio de Beethoven a constitué un bis charmant et apaisant après ce bain d'énergie musicale.

Le public est là pour de la musique de chambre. Une saison spécifique pourrait connaître un grand succès à Toulouse. L'auditorium St-Pierre des Cuisines est un écrin idéal. Le patient travail de commentaire que fait Philippe Cassard avec ses Notes du traducteur y est pour beaucoup. La saison de la salle Croix Baragnon avec son concert du mardi qui l'accueille régulièrement mérite d'être suivie. Nous en rendrons compte avec fidélité.

Compte rendu, concert. Toulouse. Saint-Pierre-des-Cuisines, le 12-01-2016 ; Franz Schubert (1797-1828) : Trio n°1, D.898, en si bémol majeur ; Trio n°2 ,D.929, en mi bémol majeur ; David Grimal, violon ; Anne Gastinel, violoncelle, Philippe Cassard, piano .

Illustration : Philippe Cassard © JB Millot

**Compte rendu, concert.
Toulouse. La Halle-aux-
grains, le 12 janvier 2016 ;
Wolfgang Amadeus Mozart
(1756-1791) : Symphonie n° 31
en ré majeur K.297; Andante
pour flute et orchestre en ut
majeur, K.315; François
Devienne (1759-1803) :
Concerto pour flute et
orchestre n° 7 en mi mineur ;
Ludwig Van Beethoven
(1770-1827) : Symphonie n°6
« Pastorale » en fa
majeur, Op. 68; Emmanuel
Pahud, Flute ; Orchestre**

National du Capitole de Toulouse. Giovanni Antonini, direction.

Délaissant ses bases baroques, le chef **Giovanni Antonini** est venu plusieurs fois diriger l'Orchestre du Capitole avec succès. Nous avons connu le maestro italien plus inspiré dans sa direction qui ce soir a semblé sans relief. Ne ménageant pas les effets dans ses gestes, c'est parfois avec brutalité et sans charisme qu'il a semblé brider l'orchestre et a paru même le violenter. La symphonie « Parisienne » de Mozart avec un orchestre riche a été seulement brillante, sans élégance et sans finesse au delà d'effets diaphanes pour les cordes. Peu de nuances, peu de couleurs : Mozart comme absent. Avec l'entrée du flûtiste Emmanuel Pahud, l'élégance était attendue. Las, le génial flûtiste, a lui aussi été bridé dans sa fine musicalité et a fait ce qu'il a pu avec un orchestre lourd et sans nuances vraiment marquées. Comment alourdir ce si délicat andante pour flûte et orchestre avec un soliste si sobre?



Emmanuelle Pahud : flûte subtile et musicale

Voulant probablement faire bonne mine, le chef a demandé une rage hors de propos à l'orchestre dans l'introduction du Concerto de Devienne. Emmanuel Pahud n'a pas pu vraiment s'imposer en musicien et a dû rester virtuose au milieu de cette brutalité. L'andante a été ennuyeux par manque de couleurs de l'orchestre. Seule la beauté du son du flûtiste a

régalé nos oreilles. Ce son toujours homogène, jamais métallique et toujours parfaitement juste, fait d'Emmanuel Pahud le digne héritier des plus grands flûtistes de cette fameuse école française justement créée par Devienne.

Le final du concerto, brillant et virtuose a permis à Emmanuel Pahud d'imposer une suprématie indiscutable avec l'élégance d'une autorité naturelle.

C'est dans le bis absolument somptueux que le flûtiste français a donné la mesure de son talent. Son interprétation sensible et sensuelle de cette pièce incroyable de Debussy a rendu cruelle les limites que la direction si peu inspirée d'Antonini a imposé au brillant flûtiste. Le Faune s'est éveillé sous nos yeux et la sonorité délicate de sa flûte, dans des nuances subtiles et des couleurs diaphanes, a été un enchantement. Que de poésie, délicatesse dans ces notes comme suspendues et mourantes ! Le silence long et ému qui a suivi la dernière note évanouie a été un grand moment de musique.

Après ce sommet de musicalité, la deuxième partie du concert, avec la sixième symphonie de Beethoven a passé sans rien de remarquable. Si justement la flûte en bois très poétique de Sandrine Tilly, en parfaite harmonie avec ses amis des bois, le hautbois de Louis Seguin, la clarinette de David Minetti et le basson de Lionel Belhacène, nous ont tous offert de belles couleurs et une belle homogénéité créant des îlots de grande musicalité.

Un « petit » concert sauvé par la musicalité d'Emmanuel Pahud dans son bis. La seule motivation d'un chef ne suffit pas s'il lui manque l'inspiration afin de permettre à un chef d'œuvre comme la Pastorale de se déployer.

Compte rendu, concert. Toulouse. La Halle-aux-grains, le 12 janvier 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791): Symphonie n° 31 en ré majeur K.297; Andante pour flute et orchestre en ut majeur, K.315; François Devienne (1759-1803) : Concerto pour flute et orchestre n° 7 en mi mineur ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°6 « Pastorale » en fa

majeur, Op. 68; Emmanuel Pahud, Flute ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Giovanni Antonini, direction.

**Compte Rendu Concert.
Toulouse. Halle-aux-Grains,
le 9 décembre 2015 ; Wolfgang
Amadeus Mozart (1756-1791) :
Symphonie concertante pour
vents en mi bémol majeur
KV.297b ; Dimitri
Chostakovitch (1906-1975) :
Symphonie n° 10 en mi mineur
op.93 ; David Minetti,
clarinette ; Olivier
Stankiewicz, hautbois ;
Jacques Deleplanque, cor ;
Estelle Richard, basson ;**

Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction.

Ce concert a été ouvert dans la bonne humeur, l'élégance et la musicalité la plus subtile. La Symphonie concertante pour instruments à vents de Mozart est une œuvre très belle, aux proportions parfaites et à l'équilibre idéal entre solistes et orchestre. L'originalité de l'association de la clarinette, du hautbois, du cor et du basson dans un orchestre classique bien étoffé en fait une œuvre symphonique enrichie et non un orchestre accompagnant des solistes. Les quatre compères sont tous solistes de l'Orchestre du Capitole (ou l'ont été). Cela se voit par une complicité et une écoute, rares et émouvantes, et cela s'entend par un même phrasé, une même vision de la musique. Les trois mouvements passent comme un rêve avec des moments d'émotions, de joie, d'humour.

Au sein de l'Orchestre du Capitole, se distinguent plusieurs tempéraments solistes

Quels Artistes !



La très belle introduction orchestrale dirigée avec amour par **Tugan Sokhiev** permet aux solistes de se sentir accueilli pour développer leurs extraordinaires qualités de son, de phrasé et de nuances. Quand la beauté prend ainsi le devant tout paraît évident. La sonorité mozartienne de la clarinette de David

Minetti nous est connue, lui qui est un interprète si inspiré du Concerto de Mozart, qui sous la baguette de Tugan Sokhiev

nous avait déjà enchanté. Beauté du son, longueur de souffle, nuances piano irréelles, cet artiste a tout d'un musicien d'exception, le compter dans l'orchestre du Capitole est une chance, nous le savons. Le hautbois d'Olivier Stankiewicz est plus rare dans l'orchestre ces temps ci, il joue outre-Manche dit-on. Ce soir sa complicité avec l'orchestre, le chef et ses collègues est source de bonheur partagé. Et quelle sonorité ! Ce hautbois rond au son plein et fin à la fois, qui sait nuancer et phraser à la perfection est une vraie bénédiction. Cette musicalité succulente avec cette rondeur de son évoque quelque dessert à la pêche. Quand nombres d'orchestre et même de haut rang ont des hautbois trop citronnés.

De son côté, Jacques Deleplanque, fait les beaux soirs de l'orchestre dans des soli de cor toujours admirables. Ce soir, même si il a un peu bataillé avec « sa tuyauterie » entre ses interventions, non sans humour. Il a su prouver que le cor est aussi fin et précis que les bois, rivalisant de rondeur avec le hautbois, de chaleur avec la clarinette, de profondeur avec le basson. Cet artiste qui a été remarqué très jeune par Boulez, est soliste internationalement connu, il est également professeur à Paris. Estelle Richard, petite benjamine de l'orchestre est basson solo depuis 2011. Son aplomb, la délicatesse de son jeu, sa sonorité toujours chaude et rayonnante ont su assurer un tapis de velours épais dans les dialogues quand la légèreté de sa virtuosité et sa grâce dans les soli ont été remarquables. Et toujours ces phrasés complices entre tous. Dans le final, le jeu de duel à fleuret moucheté entre les quatre solistes a été un moment d'humour et de joie partagée inoubliable. Après un final enthousiasmant, le public ravi fait un triomphe à ces musiciens si complices. Le bis qui a toute la saveur mozartienne est en fait la cassation d'un contemporain : Johann Georg Lickl, autre ravissant joyau de complicité. Que du bonheur !

Parcours de la terreur

La deuxième partie du concert a complètement changé d'atmosphère avec un orchestre grandement enrichi. Après la lumière et le joie, le malheur et l'enfer. La dixième symphonie de Chostakovitch est un cri, une déclaration de guerre à la barbarie. Staline est mort et Chostakovitch si tourmenté par la censure stalinienne, se sent enfin libre d'exprimer ce qu'il ressent depuis tant d'années noires. La douleur est ce soir présentée avec rigueur et puissance par Tugan Sokhiev. La lugubre plainte des contrebasses et cordes dans le grave qui ouvre la Symphonie et évolue longuement, gagne en force et en puissance d'horreur. L'ampleur du son jusqu'au fortissimo glace le sang. Ce long premier mouvement agit comme le parcours d'un champ de ruine et de mort, celui dont les hommes sont capables hier comme aujourd'hui. Une telle désolation est difficilement supportable quand la beauté du son de chaque pupitre, chaque solo (clarinette, flûte, basson et contre-basson, cuivres) exalte la douleur et la maîtrise de la construction par le chef est si exacte, avec des silences si habités. Tugan Sokhiev est dans son élément et ce n'est pas la première fois que le public ressent combien son interprétation est idiomatique. Le mouvement Vivace qui suit, ajoute par sa frénésie à l'horreur comme si la mécanique bien huilée de la persécution s'emballait. Les instrumentistes rivalisent de virtuosité dans le tempo d'enfer choisi par le chef. Dans la troisième partie Tugan Sokhiev met en valeur la construction du morceau autour du thème (signature musicale DSCH – (NDLR : pour Dmitri SChostakovitch- : ré, mi bémol, ut, si), comme des ricanements sarcastiques. La danse est à la fois grotesque et enthousiasmante dans sa force de persuasion. Danser au bord du gouffre mais danser avec folie... Les deux derniers mouvements enchaînés sont comme une revisitation en accéléré de ce parcours de la terreur. On ne peut à l'écoute de cette musique éviter de penser à notre époque en sa violence sourde. Non, nous ne sommes pas à l'abri ... freinera

t-on cette course à l'abîme ?

Les instrumentistes atteignent un degré de concentration extrême, poussés à bout par un chef galvanisé. Comme chaque fois, Sokhiev sait construire le crescendo jusqu'à la fin dans un effet théâtral saisissant.

Le public comme choqué est intarissable d 'applaudissements. Un tel voyage de la joie au désespoir n'est pas banal. Quelle force émane de la musique lorsqu'elle est défendue ainsi ! Bravo et merci à tous. Artistes comme politiques qui investissent avec justesse dans la culture. La salle était à nouveau pleine ce soir et le public jeune confirme son amour des concerts. Soirée pleine d'espoir, d'accomplissement, très encourageante.

**Compte rendu concert.
Toulouse. Halle-aux-Grains,
le 7 décembre 2015; Jean
Sibelius (1865-1957):
Kyllikki, trois pièces
lyriques op.41; extraits des
cinq pièces pour le piano
op.75 et des cinq esquisses,**

**op.114; Ludwig van Beethoven
(1770-1827) : sonate
n°18, op.31, n°3 ; Claude
Debussy (1862-1918) :
Estampes, la soirée dans
Grenade ; Etudes n° 7,11et 5;
Frédéric Chopin (1810-1849) :
Impromptu op.29; Etudes en la
bémol majeur ; Nocturne op.
15 n°1; Quatrième ballade
op.52; Leif Ove Andsnes,
piano.**

Le cycle de concert Les grands interprètes ont ce soir invité un géant du piano. **Leif Ove Andsnes** est non seulement un grand homme mais surtout un immense musicien, ... véritable poète comme bien peu de pianistes peuvent l'être. Une maîtrise technique hors paire sidère et laisse sans voix mais surtout une intelligence musicale permet à l'auditeur de comprendre la construction des pièces interprétées et le sens du discours musical. Aucune esbroufe, aucune manière de briller. Tout cet art majeur est mis au service des compositeurs du programme.

Andsnes : Grandeur de la puissance maîtrisée

Sibelius d'abord, compositeur pour le piano quasiment ignoré est ce soir interprété avec panache. La légende nordique de **Kyllicki** en trois pièces aux sonorités étranges narrent une épopée que le pianiste rend passionnante.



Le piano sonne large et puissant évoquant avec couleurs, la vastitude nordique, sa nature si généreuse. **Chez Beethoven**, le son du piano change complètement comme plus concentré et plein. La Sonate n°18 est très heureuse et presque rieuse avec beaucoup d'humour. Andsnes nous réserve des trésors de toucher d'une délicatesse incroyable. Précision rythmique, fraîcheur des phrasés, variété de couleurs. Une admirable mise en valeur de la construction de chaque mouvement et de l'architecture de la Sonate par Andsnes prouve qu'il est un Beethovénien accompli. On sait le tour du monde triomphal qu'il vient de terminer avec les Concertos pour piano de Beethoven et le Mahler Chamber Orchestra.

C'est avec **les pièces de Debussy** que l'originalité de l'interprétation du pianiste est la plus sidérante. A-t-on déjà entendu les études pour les degrés, les arpèges composés et les octaves avec tant de musicalité ? Le pianiste Norvégien rend à Debussy une puissance exceptionnelle, mise entièrement au service de la musicalité la plus rare. La virtuosité comme moyen d'expression suprême ! Et à nouveau le son du piano a changé comme si l'instrument était différent. Il est à présent lumineux et pur.

Les pièces de Chopin seront pour beaucoup le sommet de la soirée. Un Chopin virtuose mélancolique qui sonne sombre sans

évanescence, mièvrerie ou afféterie. Un Chopin viril et délicat à la fois. Un legato de rêve, des sonorités chaudes ou glaciales, des changements de climats vertigineux. Le voyage dans le paysage de Chopin est complètement pénétrant. Et à nouveau cette intelligence de la construction de chaque pièce, cette mise en lumière de toute la structure. La puissance de l'intelligence guide une interprétation aboutie de pièces très connues redécouvertes ce soir.

Les deux bis offerts aux applaudissement généreux du public ont été de Chopin : une Etude et la Polonaise héroïque, prolongeant cette fête de la musicalité. Ce concert a apporté beaucoup de plaisir aux auditeurs. Intelligence, virtuosité, poésie ont irrigué le programme. La gestion de la puissance si considérable a été mise au service de la seule beauté de la musique, en une leçon d'éthique précieuse en nos temps troublés.

**Compte rendu, opéra.
Toulouse. Halle-aux-Grains,
le 4 décembre 2015 ; Giuseppe
Verdi (1813-1901) : Nabucco ;
Ernani ; Vespri Siciliani ;
Macbeth ; Traviata ; Simon
Boccanegra ; Don Carlo ;**

**Forza del Destino ; Otello :
Airs, ensembles, chœurs et
pages symphoniques ;
Ferruccio Furlanetto, basse ;
Chœurs du Capitole, direction
Alfonso Caiani ; Orchestre
National du Capitole de
Toulouse ; Tugan Sokhiev,
direction.**

E VIVA VERDI. Le récital d'air d'opéras avec orchestre est parfois un genre un peu compassé. L'enchaînement de préludes, airs, chœurs, ensembles et autre ouverture peut ressembler à une caverne d'Ali Baba sans fil directeur ni grâce. Ce soir est à marquer d'une pierre blanche tant il a semblé scellé par la marque de la perfection. Le public très nombreux (à guichet fermé) est sorti enthousiaste et ravi de cette belle soirée d'opéra consacrée à Verdi.



L'alchimie qui a fait s'assembler des éléments disparates doit beaucoup au sens théâtral combiné de **Tugan Sokhiev** et du baryton basse **Ferruccio Furlanetto**. De même qu'aucun air de basse de Verdi ne semble écrit pour la voix de la basse italienne, de même on ne sait quel opéra de Verdi ne convient pas admirablement à la baguette passionnée et précise du chef d'orchestre. Tugan Sokhiev excelle dans la manière dont il empoigne le son pour la musique de Verdi. Que ce soit dans

les préludes (la délicatesse soyeuse de la Traviata) les récitatifs ou les airs, y compris dans les moments plus pompiers, surtout dans les chœurs, il met immédiatement un sens du drame qui émeut. Dès les premières mesures de la célébrissime ouverture de la Force du Destin, le tempo allant, la tenue rythmique, le sens du phrasé et la beauté du son ouvrent un théâtre qui ne fera que d'avantage s'épanouir vers la passion. Sans respecter la chronologie des opéras de Verdi la construction comme l'agencement des divers morceaux construit entre tension, détente, énergie vive et émotion suspendue... un parcours digne d'un ouvrage scénique. Et quel plaisir d'entendre dans une salle symphonique un orchestre de cette trempe dans Verdi. Adieu l'idée de la guitare géante, le moindre accord, les pizzicati les plus tenus ont tout d'un sens dramatique évident.

Les solistes de l'Orchestre du Capitole ont brillé, les violoncelles dont la soliste Sarah Iancu ont arraché des larmes, les cors dans Don Carlo ont été chargés d'angoisse. Les cordes dans la Traviata ont été voluptueuses. Le chœur du Capitole admirablement préparé par Alfonso Caiani comportait des supplémentaires. Les pages chorales ont été magnifiées par la présence d'un tel chœur. Les longues implorations de Nabucco, les vifs échanges du feu d'Otello, les effets de tension extrême comme les piani les plus flottants, tout était là. Et les pupitres bien timbrés et tous très homogènes. Une diction impeccable a subjugué le public. Mais le plus fantastique évènement a été la présence chaleureuse et dramatique de Ferruccio Furlanetto. La basse italienne connaît chaque rôle par cœur, il les a chanté sur les plus grandes scènes. Il sait dominer la vocalité verdienne avec une suprématie éclatante. La diction, le sens du drame sont parfaits. La voix conduite avec art sait jouer de toutes les nuances, de toutes les couleurs. Le legato est suprême, le *slancio* élégant. Une telle conduite de son est un véritable baume. Tous les rôles ont été incarnés du simple prêtre au monarque solitaire avec justesse. Noble voix pour nobles

rôles. Ferruccio Furlanetto, sait également avec panache se lancer dans les cabalettes et l'énergie que met Tugan Sokhiev en fait un moment de délice théâtrale et vocal. En bis le grand air d'Attila avec cabalette a été d'un panache incroyable.

Un très beau concert consacré à Verdi dans lequel la magie née de l'association de grands artistes dans un choix artistique admirablement pensé, a fait le bonheur du public toulousain.

**Compte rendu opéra.Toulouse.
Théâtre du Capitole, le 17
novembre 2015 ; Giuseppe
Verdi (1813-1901) : Rigoletto
; Opéra en trois actes sur un
livret de Francesco Maria
Piave d'après le drame de
Victor Hugo Le Roi s'amuse
créé le 11 mars 1851 au
Teatro La Fenice, Venise ;
Production du Capitole de**

1992 ; Nicolas Joel, mise en scène ; Carlo Tommasi, décors et costumes ; Vinicio Cheli, lumières ; Avec : Ludovic Tézier, Rigoletto ; Saimir Pirgu, Le Duc de Mantoue ; Nino Machaidze, Gilda ; Sergey Artamonov, Sparafucile ; Maria Kataeva, Maddalena ; Cornelia Oncioiu, Giovanna ; Dong-Hwan Lee, Le Comte Monterone ; Orhan Yildiz, Marullo ; Dmitry Ivanchey, Matteo Borsa ; Igor Onishchenko, Le Comte Ceprano ; Marie Karall, La Comtesse Ceprano ; Marga Cloquell, Un Page ; Orchestre National du

Capitole ; Chœurs du Capitole, chef de chœur : Alfonso Caiani ; Direction : Daniel Oren.

Repris à Toulouse, un **Rigoletto** de bon aloi. Pour la troisième fois depuis 1992 cette production de Rigoletto remporte un franc succès à Toulouse. Prouvant une nouvelle fois que ce qui compte à l'opéra, c'est le respect de l'ouvrage, d'avantage qu'une vision révolutionnaire du chef d'œuvre. La production capitoline est classique : beaux costumes, décors habiles avec toiles peintes efficaces, lumière élégantes. La mise en scène réduite au minimum n'empêche pas les chanteurs de développer leur personnage à leur guise. C'est ainsi que Gilda et le Duc sont agréables à regarder mais que le Rigoletto de Ludovic Tézier appartient d'avantage à une version de concert.



Cette reprise permet de bénéficier de la lecture énergique et dramatique du chef **Daniel Oren**. L'orchestre du Capitole a tenu sa réputation d'excellence.

La distribution n'est pas la meilleure des trois vues depuis 1992 mais a semblé équilibrée. Les voix sont toutes larges et rendent hommage à la superbe partition. Toutefois la Gilda de la soprano russe **Nino Machaidze** a un timbre un peu sombre pour le rôle, le vibrato ample souligne peut-être l'usure due à une fréquentation de rôle trop larges. Le ténor albanais **Saimir Pirgu** que nous avons connu Mozartien stylé en 2011, a ce soir un timbre ingrat. Pourtant un phrasé et une conduite du chant nuancé en font un Duc stylé. La Maddalena bien sonore et habile comédienne de **Maria Kataeva** est remarquable. La voix d'airain du Sparafucile de **Sergey Artamonov** impressionne. Les autres petits rôles sont bien tenus sans faiblesse. Une mention particulière pour le chœur d'homme très nuancé et efficace dans la légèreté comme le drame, admirablement préparés par Alfonso Caiani.

Reste le grand triomphateur de la soirée, le baryton Ludovic Tézier qui fait une prise de rôle remarquable. Il a la voix idéale du rôle, le phrasé est impeccable et la conduite du son, verdienne, est parfaite. Vocalement c'est superbe de bout en bout. L'acteur est comme chaque fois avec le baryton français absent. Un Rigoletto qui ne sait pas boiter ni se baisser, jamais ne grimace ni ne semble touché, n'est pas le personnage attendu. Mais la magie de la partition superbement écrite a fonctionné et c'est bien Verdi que le public a applaudi à tout rompre. Il faut dire que l'actualité barbare avait touché chacun.

La Marseillaise avait ouvert la soirée, créant un sentiment particulier. Le public debout comme un seul homme avait

entonné le chant guerrier avec ses paroles terribles. En fin de soirée, chacun a été bien conscient de sa chance d'avoir pu jouir en paix et en sécurité de cette partition aimée et l'a manifesté dans de longs applaudissements.

**Compte-rendu concert.
Toulouse : La Halle-aux-
grains ; le 10 novembre 2015.
Piotr Illich Tchaïkovski
(1840-1893) : Les Saisons,
op.37a ; Jean-Sébastien Bach
(1685-1750) : Concerto
Italien, en fa majeur BWV 971
; Frédéric Chopin (1810-1849)
: Scherzo n°1 ; n°2 ; n°3 ;
n°4 ; Lang Lang : piano.**

*Compte rendu, récital du pianiste Lang Lang à Toulouse. Le Pianiste d'origine chinoise **Lang Lang** est un artiste très particulier qui attire au concert un public tout à fait inhabituel. Ce récital de piano était complet depuis longtemps et il ne restait plus une place libre dans la Halle-aux-Grains ce soir. Le succès considérable qu'il rencontre partout et la sympathie que cet artiste fait naître chez le public sont*

inouïs. Son air de jeunesse sorti à peine de l'enfance , son énergie décuplée dans les moments de virtuosité en font un enfant prodige éternel.

LANG LANG ovationné à Toulouse

La rapidité des traits subjugue et le sucre de ses mouvements lents régale. Pourtant à l'écoute plus attentive son interprétation des saisons de Tchaïkovski manque de lignes, de couleurs, de nuances. Son Bach est clair, lisse et brillant dans l'ouverture du Concerto Italien en fa majeur. Mais la guimauve de l'Andante peut lasser les palais délicats. Le presto final est parfait de vie et d'énergie communicative. Dans

Chopin, il nous manque la science de la construction que d'aucun savent y mettre. Certes les quatre Scherzi sont virtuoses et mettent mieux en valeur les extraordinaires capacités du pianiste! Ainsi l'éblouissement dans les traits furieux est à son comble. Pourtant dans leur pâleur les



parties lentes sont comme juxtaposées sans lien avec ce qui précède ou ce qui suit. Il se dégage une absence de structure, une non mise en valeur de la construction dans ces 4 Scherzi pourtant si complexes. Ce pianiste à la jeunesse si insolente pourra-t-il, sans perdre une importante partie de son charme, rentrer dans un âge plus mûr ? Ce concert ne permet pas de le croire encore. Mais Lang Lang n'a que trente ans et n'a pas encore trouvé son répertoire d'élection. Les bis généreusement offerts prolongent un intense contact avec le public, mais son sens de la danse ne se déploie pas plus dans le tango qu'il ne s'était invité chez Bach.

Le plaisir de ce piano intense, franc et sans complexité est réconfortant dans une époque si sombre. Nous avons besoin de croire que la jeunesse existera toujours avec insolence et légèreté. Et Lang Lang a cette jeunesse éternelle sous ses doigts et rassemble un public varié et plus jeune que d'habitude. Son public, ravi, lui a fait une véritable ovation à Toulouse ce soir.

Compte-rendu concert. Toulouse : La Halle-aux-grains ; le 10 novembre 2015. Piotr Illich Tchaïkovski (1840-1893) : Les Saisons, op.37a ; Jean-Sébastien Bach (1685-1750) : Concerto Italien, en fa majeur BWV 971 ; Frédéric Chopin (1810-1849) : Scherzo n°1 ; n°2 ; n°3 ; n°4 ; Lang Lang : piano.